

Bernard OBADIA

TRAVERSEES

Théâtre

Pièce créée au festival d'Avignon en juillet 2004 par la Compagnie Corail. Elle fut également présentée au Théâtre de Lenche à Marseille et aussi dans des divers Festivals de théâtre..

Alba, la cinquantaine sœur de Marthe, Lucas et Roland. Elle dirige une école privée, ne s'est jamais mariée mais a une fille, Laure.

Marthe, la cinquantaine sœur de Lucas, Roland et Alba. Tenait une librairie avec le père, a toujours vécu avec lui, le vénérât, ne voulait pas savoir...

Roland l'écrivain que l'on reconnaît dans la rue.

Lucas, est un médecin anesthésiste-réanimateur.

Un journaliste

Le décor : Quatre chaises, une table et un plateau de jeu de dè. Des téléviseurs disséminés sur l'espace scénique vont diffuser l'interview de Roland et au cours de l'histoire des rectangles de couleur, des images de villes et des gros plans de visages. Ils assureront une présence permanente des corps, des objets et représentations en apportant un hors champ aux histoires de ces vies.

La lumière doit sculpter l'espace scénique de façon à créer des zones d'où émergeront les corps et les mouvements entre les corps. Il est indispensable que les entrées et les sorties soient fluides, quasi imperceptibles, comme si les corps ne désertaient jamais l'espace scénique, seraient comme en alerte...

ALBA (50 ans) (Nymphe)
MARTHE (55 ans) (Janick)
LAURE (20-25 ans)
ROLAND (50 ans) (Michel)
LUCAS (53 ans) (Lucien)
Un Journaliste (entre 25 et 30 ans)

1

Un journaliste , Roland
L'interview

JOURNALISTE — Roland Delemarle, vous avez 55 ans, dix sept livres derrière vous, une œuvre bien avancée pourrais-je dire, et vous demeurez très discret sur vous et sur les textes que vous livrez, comme si écrire représentait une sorte de figure de l'effacement ?

ROLAND, *Un peu surpris par ce ton répond calmement.* — Je ne comprends pas très bien ce que vous entendez par cette expression : "figure de l'effacement". J'écris avant tout pour composer les ouvrages que j'aurais voulu lire..., peut-être existent-ils quelque part, mais qui saurait me le dire ?

JOURNALISTE— C'est la première fois que vous acceptez de rencontrer un journaliste, de répondre à des questions.

ROLAND, *hausse buste et visage comme s'il manifestait déjà de l'impatience* — Attendez encore un peu. A la fin, vous pourrez dire si j'ai répondu à vos questions.

JOURNALISTE — Je continue, alors ?

ROLAND, *du bout des lèvres* — Si vous voulez...

JOURNALISTE — Permettez-moi d'insister... Pourquoi refuser de parler de ce que vous écrivez ?

ROLAND, *ton professionnel soudainement, joue le jeu* — L'œuvre doit tenir par elle-même, *en elle-même*, pourrais-je dire aussi..., pourquoi l'accompagner de discours

parasites alors qu'il faut aller vers les textes continûment, tout ce qu'il y a autour n'est qu'une boursoufflure qui engorge le regard. La parole sur le texte, comme le texte sur le texte sont d'une absolue fragilité : on a commencé par commenter inlassablement la Bible, on continue d'ailleurs, et puis après on a glosé sur le roman, pensant en faire un objet de savoir.

JOURNALISTE — Le roman ne serait pas un objet de savoir, selon vous ?

ROLAND — En vérité, je ne sais pas. Ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que le roman représente avant tout un extraordinaire espace pour la fantaisie, j'aime cette expression, elle vient d'un psychiatre anglais, peu importe son nom.

JOURNALISTE — Où serait le lecteur dans cet espace ?

ROLAND — Vous m'embarrassez... Peut-être dans sa capacité à écrire le roman en même temps qu'il le déroule devant ses yeux...

JOURNALISTE — Je ne vous comprends pas....

ROLAND, *agite la tête comme quelqu'un qui s'impatiente* — J'invente une histoire, des histoires *d'en dessous du monde*, j'aime à dire, parfois. Des personnages apparaissent, parlent, se disloquent, s'écartèlent, fuient, se retrouvent quelquefois pour mieux se perdre et là, au milieu, le lecteur qu'est-ce qu'il fait des agencements que je compose ? Lui seul le sait..., est en mesure d'un peu le dire... Je fais en sorte de ménager assez de blanc, de trou dans l'espace de l'histoire pour qu'il trouve sa place, se fasse une place, et se sente entraîné par les fils et les lignes que je tends.

JOURNALISTE — Pourtant, chacun de vos romans se déploient sur des territoires nouveaux.

ROLAND — C'est une obsession. Je fais en sorte qu'aucun texte ne ressemble à celui que j'ai écrit précédemment. Alors, je travaille beaucoup, rature, hésite, renonce parfois, puis je reviens à l'idée d'une forme qui se précise à mesure que je la déploie entre moi et la page. Je constitue mon propre espace pour la fantaisie pour pouvoir continuer, vous comprenez ? *Il s'interrompt, fixe un bref instant son interlocuteur puis reprend d'un ton concentré.* Vous savez..., écrire, n'est pas une activité naturelle. Mais je ne peux pas faire autrement...

JOURNALISTE — J'ai réclamé aux éditions Lazare une notice biographique, je n'ai obtenu que la liste de vos ouvrages, ainsi que les diverses publications étrangères, mais rien sur vous.

ROLAND — Ce n'est pas intéressant. C'est la vieille question..., de la vie à l'œuvre..., vous ne croyez pas ? J'ai essayé plusieurs fois de lire des autobiographies, notamment celles des écrivains que j'ai admirés, je ne suis jamais allé au delà de la dixième page. Persuadé que toutes ces informations pouvaient être que pure invention, pur travestissement.

JOURNALISTE — Tout de même, vous ne voulez pas parler de vos années de jeunesse, de votre enfance, des moments qui ont présidé à la décision d'écrire.

ROLAND — Non. A quoi cela servirait d'aller fouiller. *Change de ton.* On arrête ici.

JOURNALISTE — On n'a pas fini.

ROLAND — On arrête là.

JOURNALISTE — Pourquoi ?

ROLAND — "Ne comptez pas avec moi". *Il répète ces mots en réprimant un rire, puis réfléchit un instant en libérant un soupir de dépit.* Je puis vous poser une question ?

JOURNALISTE — Bien sûr...

ROLAND — Quel âge avez-vous ?

JOURNALISTE — Je vous réponds, mais nous sortons du jeu.

ROLAND — Je ne pense pas...

JOURNALISTE — Vingt-six ans, bientôt.

ROLAND — Et vous multipliez ces rencontres avec des gens qui écrivent comme moi ?

JOURNALISTE — Oui avec des écrivains, vous n'osez pas le dire.

ROLAND — Je ne sais pas si je puis me dire "écrivain", l'image sociale, vous savez...

JOURNALISTE — C'est parce que vous êtes très connu que vous dites cela... Vous ne surveillez pas les chiffres de vos ventes, je crois. *Il soulève les bras en signe de renoncement.* Que faisons-nous ? *Il l'observe, calme.* J'arrête le magnétophone ?

ROLAND — Faites ce que vous voulez. Moi je ne continue pas !

JOURNALISTE — Pourquoi vous renoncez ?

ROLAND — Je vous avais prévenu.

JOURNALISTE — Vous avez accepté de me recevoir...
Un temps. Il hésite puis se résout à parler.

ROLAND — Vous voulez savoir ?... Eh bien, c'est pour votre nom..., votre nom...
Il est littéralement saisi par cette réponse.

JOURNALISTE — Expliquez-moi, je vous en prie !

ROLAND, *paraît gêné par cette demande* — Avez-vous lu mon premier roman ?

JOURNALISTE, *jette un œil sur une feuille posée près du magnétophone* — "La Pierre d'Amont". Et alors ?

ROLAND — Avez-vous lu ce texte ?

JOURNALISTE, *un peu perdu* — Pas encore. Pourquoi vous me posez cette question?... Répondez-moi...

ROLAND — Quel est votre nom ?

JOURNALISTE — Qu'est-ce qui vous prend ?

ROLAND — Prononcez le, s'il vous plaît.

JOURNALISTE, *du bout des lèvres* — Jean-Paul Marval.

ROLAND — Pour ce nom, « Marval ». J'ai refusé d'écrire sous ce nom là...

Il le regarde profondément. Noir.

Première partie

1

Alba, Marthe, Roland, Lucas.

LE SOIR .

ALBA - De concert ?

MARTHE - Jamais ensemble.

LUCAS - Cette fois on y coupe pas.

ROLAND - Le temps des obsèques.

ALBA - Et la suite...

LUCAS - S'attendre à la suite ?...

ALBA - C'est toi qui dit ça.

ROLAND - Nous sommes ce qu'il a fait de nous...

LUCAS - Tais-toi !

MARTHE - Vous êtes là avec vos mots en l'air, vos mines de circonstance... Dieu, même pas ! Vous vous êtes jamais demandés s'il n'avait pas envie de vous revoir, une fois au moins... D'être avec lui, son comportement... Sa voix du profond qui vous aurait observés...

ROLAND - Il n'a jamais rien entendu..., il en était incapable...

MARTHE - Qui a essayé de lui parler ?

ALBA - Toi, bien sûr. La fille attenante, l'ombre...

MARTHE - J'étais là, jusqu'à la fin.

ALBA - Plus que ça.

ROLAND - Tu ne pouvais pas être ailleurs.

LUCAS - Roland !

MARTHE - Laisse-le parler, il sait tout lui, il s'approprie la langue, il écrit..., avec ça on pense qu'on a du pouvoir.

LUCAS - Marthe, ça va...

MARTHE *grave, soudainement* - Mon pauvre Roland, quand je te vois, j'ai peur de tout ce qui peut nous arriver. Tu n'écris pas sous notre nom, pourtant tu le tiens notre nom... Pourquoi je pense à cette idée seulement quand tu es devant moi ?

Un temps

ALBA, *s'adresse doucement à Marthe, comme à une enfant* - Sois avec nous, au moins une fois., en ces circonstances..., il n'est plus là pour te juger ou te commander. Il ne te regarde plus, Marthe...

MARTHE - Tu n'as rien compris, tu es comme les autres...

ALBA, *douce encore* - Avec nous...

LUCAS - Père n'a eu qu'un enfant, c'est Marthe...

Roland s'est échappé pendant cet échange et lentement, d'une voix ferme, presque douloureuse...

ROLAND - Comment il a fini ?... J'ai inventé beaucoup de morts dans mes romans, mais je n'ai jamais pu imaginer la mort de nos parents, comme s'ils étaient invisibles à ce moment là...

Marthe s'approche lentement de ce frère là, va lui parler avec précaution. Presque sur le ton d'une confidence.

MARTHE - Il s'est éteint sans souffrir.

ROLAND - Dis nous la vérité, Marthe !

MARTHE, *pensivement, comme à côté d'elle* - « La vérité... » Il ne reconnaissait plus rien... Il ne vous a pas réclamé, il...

LUCAS - Parle !

MARTHE - Dieu !... Il., il..., il a parlé de Roland un moment, a prononcé son nom..., réclamait sa présence, je crois..., puis il s'est arrêté... Je voulais comprendre ce qu'il disait, mais c'était impossible. Comme une langue de la fin... Un peu plus tard, il est lentement entré dans sa nuit...

Pendant qu'elle parlait, Roland s'est éloigné comme si ces paroles étaient intolérables.

ALBA, *perdue* - On l'a laissé seul en haut.

MARTHE - Allez le voir, son visage est serein...

LUCAS, *dans un souffle* - Je n'ai pas eu la force de voir notre mère sur son lit de mort... Vous vous souvenez elle attendait de nous avoir tous auprès d'elle. Je n'ai pas pu.

MARTHE - Roland est resté jusqu'à la fin... Je crois qu'elle avait peur.

LUCAS - Pourquoi s'entourer des siens, juste à ce moment là ?

MARTHE - Dieu !, peut-être on croit que les vivants vont vous tirer de leur côté. Mais comment réagirons -nous à ce moment là ? Dieu !

Temps

ALBA - J'ai l'impression qu'il est mort caché de tous...

ROLAND *repense à la phrase de Marthe* - "mort caché de tous"...

MARTHE, *expulse de sa poche un document bleu et le lit. Les autres écoutent silencieusement, enfermés en eux-mêmes.*

« CERTIFICAT DE DECES Commune de Sanary sur mer. Le Docteur en médecine soussigné, certifie que la mort de la personne désignée ci-contre survenue le *DATE DE LA VEILLE DE LA REPRESENTATION* à 22 h 30 est réelle et constante. » ...

- Réelle et constante..., il n'est resté que quelques minutes...

« La cause est indiquée dans le document confidentiel ci -annexé qui ne doit être ouvert que par le Médecin de la Santé Publique attaché à la Direction départementale de l'action sanitaire et sociale. »

- Cette signature toujours si étrange du Dr Joutraud, une simple ligne tordue...
Elle soupire puis reprend la lecture.

« Marval Victor, 76 ans, Villa des Ormes, Chemin Saint Sébastien, Sanary sur mer. »

- Jusqu'à la fin, on nous réserve un document confidentiel... Que peuvent-ils faire avec ça ?... "Réelle et constante..." Même de la mort, on craint de ne pas en être sûr...

LUCAS - Tu as oublié les colères..., les affrontements..., les falsifications, tout ce bruit...

(silence)

MARTHE à *Roland* - Il y a dans un de tes livres, je ne sais plus lequel..., le personnage d'une fille qui assiste à la mort de son père, et qui a hâte que le corps disparaisse, Elle se culpabilise de cette lâcheté et en même temps elle pense qu'autour d'elle, toute sa famille pense la même chose... Mais on ne le dit pas. Dieu, non !, ça ne se dit pas...

LUCAS, *d'une voix lasse* - Combien de temps encore le préserveras -tu ?

MARTHE, *grave* - Notre père vient de mourir, et...

ROLAND - Il a fini dans son lit...

LUCAS - Tu le détestais tant que ça ?

ROLAND - Non, même pas..., mais j'avais honte de son passé. J'avais honte d'avoir été le fils d'un homme qui a fondé sa respectabilité sur le mensonge et la dissimulation.

ALBA – C'est toi qui dit ça !

LUCAS - Il n'a jamais tué personne, Roland.

ROLAND - Pire, il a dénoncé. Après, on peut se laver les mains de ce que deviennent les gens qu'on a désignés... Dire un nom..., donner une simple adresse. Au moins, ceux qui tuent tiennent leur acte au bout de leur arme. Ils peuvent observer la vérité du geste...

ALBA - *en elle-même* Une histoire se déroule, mais déjà tracée...

NOIR.

Lucas, Roland, Marthe

Quand la lumière revient après quelques instants, Alba a disparu, les corps se sont déplacés comme sur un échiquier. La lumière aussi a changé, elle plombe plus intensément les visages et elle alourdit les mouvements des regards et les gestes.

LUCAS - Je voudrais qu'on arrête..., nous sommes seuls, maintenant...

ROLAND - Sa disparition ne change rien.

MARTHE - Plus que tout !

ROLAND, *en même temps* - Nous n'avons jamais parlé de la même histoire.

MARTHE - Reste avec ton idée...

LUCAS, *du bout des lèvres* - Les papiers ?...

ROLAND - Qu'est-ce tu en as fait ?

MARTHE - Ils sont tous à l'abri dans une malle.

ROLAND - Et les lettres ?

LUCAS - Oui, les lettres.

MARTHE - Si dangereuses ?... Dieu ! qui a envie de s'occuper de ça, maintenant...

ROLAND - Il y a toujours de bonnes âmes pour dire "la guerre c'est la guerre". Il n'y a pas de prescription, pas de pardon ou d'oubli !

LUCAS - Oui !

MARTHE, *d'un ton résigné* - Que veux-tu...

ROLAND - C'est ça !, passons par le fatalisme, avec cet accessoire on peut tout justifier. "Dieu est grand !" "Si Dieu veut !" "IL" a tout ordonné, même le désordre... "C'est comme ça", c'était ton expression favorite à l'époque, tu l'emploies toujours ?

LUCAS à *Roland* – Doucement.

MARTHE, à *Roland* - Tu répètes toujours la même chose...

ROLAND –Il y a en qui n'entendent rien, jamais !

LUCAS – Roland ! *Silence. Il va se remettre à parler avec précaution.* Quelquefois on prend des engagements tout en sachant qu'on ne les tiendra pas... (*un temps*) Père est devenu un personnage officiel, s'est construit une respectabilité, sans honte aucune... Et nous n'avons plus aucune prise là-dessus. La vérité divulguée paraîtrait incroyable.

MARTHE – Oui. Tu as compris, maintenant. Dieu !

ROLAND - Mais ça crie aussi, tu n'entends pas des appels ? Moi j'entends crier de toutes parts.

MARTHE - De quoi tu parles ?

ROLAND – « De quoi je parle. » Trier la mort, trier les morts "... Ça avance, jamais ça ne se fige, c'est comme une force. Domestiquer les éléments..., mais non, on n'y peut rien. C'est plus fort que tout. Aucune loi ne peut arrêter la mémoire ! *Lucas, lui saisit les bras comme pour retenir ses gestes.*

LUCAS – Je t'en prie.

MARTHE - Tu n'as jamais rien compris !

Silence. La lumière tourne encore, comme si elle devenait apaisante.

ROLAND - Quand je l'ai aperçu sur son lit de mort, je me suis demandé s'il n'avait pas monté une dernière machination... Avec ce visage si calme, j'ai pensé à tous les noms qu'il a condamnés... Il gardait des listes d'adresses, des évaluations de biens, il marquait tout dans le détail.

MARTHE - Il me racontait des histoires de la guerre, il parlait de toi..., de sa mère aussi...
Elle s'interrompt et pense à sa phrase.

ROLAND – Oui ?

MARTHE - Qu'elle pouvait être comme une étrangère près de lui..., que je lui ressemblais quand j'attendais pour parler... Dieu !, Il répétait qu'elle était morte trop jeune..., qu'elle avait peur de la mort. Qu'elle en parlait tout le temps... Il ne supportait pas de l'entendre parler de la mort. Déjà, elle lui demandait de moins fumer... Dieu !, il se demandait pourquoi il n'avait plus une seule photo d'elle. Il parlait d'elle dans chaque lettre..., je ne comprenais pas. Qu'il voulait être enterré près d'elle. Dieu !, il a tout organisé...

Temps

LUCAS - Qu'est-ce tu vas faire de la librairie ?

MARTHE – Sans lui, je ne pourrai plus rien.

LUCAS – Poursuivre ce qu'il a entrepris.

MARTHE - Je ne veux plus en entendre parler.

LUCAS - On peut changer comme ça...

MARTHE - Oui...

LUCAS - Mais dis moi, qu'est-ce tu vas faire ?

Elle esquisse un sourire, presque vain, comme pour s'excuser de ne pas répondre.

MARTHE - Les papiers et les lettres sont...

LUCAS - Il fallait tout brûler, comme le reste...

MARTHE – Je ne pouvais pas.

ROLAND – Tu dis.

MARTHE - J'ai tenu parole.

LUCAS - Comme mes patients qui disent juste avant de se faire opérer -"Docteur, je ne me réveillerai pas."

MARTHE - Et c'est ce qui leur arrive ?

LUCAS - Ils ont tenu parole...

MARTHE – « ils ont tenu parole.»

ROLAND, *s'agitant* - Revenir, saisir, montrer s'en défaire, arranger... Arranger, voilà l'affaire ! Passer une vie entière à s'arranger, à ne pas montrer là où ça prend !

LUCAS – Arrête !

ROLAND, à *Marthe* - Tes mots fabriquent tout..., ne servent qu'à le protéger encore.

MARTHE - Il n'en a plus besoin.

LUCAS - Non..., son histoire tient encore, ils sont des centaines comme lui à avoir pu continuer sans être inquiétés. Les guerres ont le pouvoir d'annuler toutes proportions... Désir meurtrier ?... Trier les morts, trier la mort... Pas de mesures ni de partages, à peine quelques matières. Toutes les images sont invisibles aujourd'hui... Tu ne vois pas la télé ?

MARTHE – C'est toi qui endort et qui réveille les gens...

LUCAS – Et alors ?

ROLAND – Lucas.

LUCAS – Cesse de m'appeler !

MARTHE – Où es-tu ? *Lucas s'immobilise, littéralement saisi par cette question. Marthe lui prend la main, il se laisse faire.* Papa était fier d'avoir eu un fils médecin, il le disait souvent.

LUCAS, *tente d'imiter le père avec une voix de fond de gorge* – « Anesthésiste – réanimateur » .

MARTHE – C'est toi qu'il admirait. Soigner, donner la vie.

LUCAS –Tsoin-Tsoin. J'ai échappé à lui.

ROLAND, *ton cynique* – Qui a échappé à lui ici ? *Lucas se met à trembler, Marthe l'entoure, essaye de le réchauffer, en vain. Roland reprend avec précaution.* Il faut que tu dormes un peu.

LUCAS – Vous allez pouvoir dormir, vous ?

MARTHE – Je monte, auprès de lui. **(elle sort)**

Les deux frères se retrouvent seuls et s'observent longuement comme s'ils avaient oubliés leur visage.

ROLAND, *délicatement* – Depuis combien de temps, on ne s'est pas retrouvé comme ça ?... *Lucas ne peut affronter le regard de son frère.* Tu n'as jamais lu mes livres.

LUCAS – J'ai essayé, une fois, mais je n'ai pas fini l'ouvrage... Il y avait quelque chose qui me gênait..., que je ne savais pas identifier...

ROLAND – Tu te souviens du titre ?

LUCAS – Non. Mais cette histoire se passait en Haute Savoie, à Annecy... Je me souviens à l'Hôtel Impérial avec de nombreux personnages qui circulaient d'une chambre à l'autre... C'était compliqué et habile... Mais je n'arrivais pas à suivre l'histoire.

ROLAND, *esquisse un sourire un peu désolé* – « La Pierre d'Amont »

LUCAS – C'est ça. Tu souris.

ROLAND - C'est pourtant le livre le plus linéaire que j'ai écrits.

LUCAS – Je n'accroche pas aux romans... Quand tu vivais ici, tu écrivais devant eux ? *Roland est très surpris par cette question, comme si elle venait d'un étranger.* Ne me regarde pas comme ça...

ROLAND – Je te fais peur.

LUCAS, *mal à l'aise* – Je ne sais pas.

ROLAND – Et alors ?

LUCAS, *du bout des lèvres* – C'est con, j'ai du mal avec les vivants... Ne ris pas

ROLAND – Je ne ris pas. Lucas.

LUCAS – Pardon.

ROLAND - Je suis ton frère.

LUCAS, *un peu perdu* – Oui... On ne porte pas le même nom.

ROLAND – C'est pour l'écriture, seulement.

LUCAS – Oui, mais...

ROLAND, très attentif – Oui ?

LUCAS, *après une longue hésitation* – Personne ne sait que tu es notre frère. Quand je croise un patient ou une infirmière qui lit l'un de tes romans, j'ai envie qu'ils sachent que tu es mon frère... Ca me fait drôle de dire ça...

ROLAND – Parle-moi un peu de toi, Lucas... Que fais-tu à part endormir et réveiller des gens tous les jours... Quelle est ta vie, je ne sais rien de toi ?

LUCAS – Je vois des gens tout le temps à poil... A la fin, les gens vivants me semblent menaçants. Tu crois que je suis fou, toi aussi.

ROLAND – Qui dit ça, Lucas.

LUCAS – C'est drôle, ça fait deux fois que tu m'appelles. Depuis... *Roland reste devant lui sans broncher*. J'ai de plus en plus de difficulté à continuer avec les autres autour. Je travaille, pourtant. Elle nous a dit Marthe : « vous êtes perdus avec moi. » Tu crois ça ? *un temps* Tu entends ?

Silence. Roland est soudain attiré par une force extérieure. Ensemble ils se mettent à scruter l'ombre. Ils vont parler doucement, comme pour ne pas réveiller un enfant.

ROLAND - Tu le sens, Lucas ?

LUCAS - Quoi ?

ROLAND - Il s'est rapproché de nous.

LUCAS - Roland.

ROLAND - Il est tout près de nous..., doit se demander ce que je fais ici... Il s'est toujours demandé ce qu'on pouvait dire sur lui..., le pauvre...

LUCAS - "Les enfants attenants", c'est comme ça qu'il disait, non ?

ROLAND - Je ne sais pas.

LUCAS, *douloureusement* - ... Je suis passé devant la librairie en luttant contre l'envie de pleurer. Les livres nous trompent. Tu le sais toi !

ROLAND, *entre ses lèvres* - Si on y croit... *Puis d'une voix plus claire.* Les livres m'ont appris qu'on peut se détacher de tout..., même de ce qui a fondé une existence. Je ne puis m'arranger sur rien... *il s'interrompt puis reprend délicatement.* C'est étrange, je sens sa présence ici...

LUCAS - Il ne nous lâchera plus.

Roland pose une main sur l'épaule de son frère, Lucas se dégage doucement comme pour être plus attentif encore à cette présence...

Noir

Laure, Alba & Roland

LAURE – J’attendais que tu m’appelles.

ALBA - Tu es là, c’est l’essentiel.

LAURE – C’était mon oncle.

ALBA – Ne prend pas ce ton.

LAURE – C’est Marthe qui m’a téléphoné.

ALBA – Notre sœur parfaite.

LAURE – Maman !

ALBA – Laure, ai-je besoin de te rafraîchir la mémoire ?

LAURE – C’est loin, c’est du passé et justement, il ne s’est jamais rien passé.

ALBA – C’est lourd et malsain.

LAURE – Je serai heureuse de revoir oncle Roland... *Alba dévisage sa fille. Malaise* Je n’ai pas peur de toi. *Un temps.* Quand ont lieu les obsèques ?

ALBA – Demain, à 10 h.

LAURE – Tu me prêteras une robe sombre, je suis venue comme j’étais...

ALBA – Ca me gêne que tu sois avec nous. Tu sais quelque chose ?

LAURE – Quoi ?

ALBA – Non.

LAURE – Parle ! « Je sais » quoi ??

ALBA – Ton grand-père t’a appelée plusieurs fois, j’ai entendu, j’étais à côté. Qu’est-ce qu’il voulait ? *Silence. Laure observe sa mère avec un visage d’inquiétude et de défiance.* Vous avez parlé longuement au téléphone, il essayait de te convaincre, tu semblais rétive.

LAURE – Tu m’épiais.

ALBA – J’étais à côté, j’entendais tout.

LAURE - Je suis sûre que tu mens !

ALBA – Laure !

LAURE – Tu sauras bien à temps ce que grand père me disait, c’est pas le moment.

ALBA – Qu’est-ce tu me caches.

LAURE – Rien de grave, c’est Marthe qui va être surprise, surtout Marthe.

ALBA – Que se passe-t-il ?

Roland entre et s’arrête sur le seuil, surpris et ému par la présence de Laure. Alba va être littéralement subjuguée par la présence de Laure

ROLAND – C’est bien ta voix que j’ai reconnue, ma petite nièce. *A Alba.* Tu ne nous a jamais dit que tu avais prévenue Laure.

LAURE à sa mère – Maman, j’aimerais que tu nous laisses.

Un silence lourd survient accompagné d’une brutale tension. Alba observe attentivement Roland et Laure, elle essaye d’articuler quelques mots, mais n’y parvient pas. Au bout d’un moment elle se retire, comme vaincue.

Roland et Laure vont longuement se dévisager, tous deux admiratifs et troublés. Après un effort, Roland va pouvoir articuler quelques mots.

ROLAND, *le souffle coupé* - Toi, ici...

LAURE - Je suis arrivée, depuis une heure.

Ils se dévisagent de nouveau comme s'ils avaient besoin de se reconnaître après des années de séparation.

ROLAND, *troublé* – Si je m'attendais... Comme tu as changé... Tu es une femme, maintenant... J'invente des histoires, mais je ne sais pas imaginer comment des corps peuvent tourner...

LAURE, *paraît embarrassée par le regard de Roland.* - Ne me regarde pas comme ça ! Les familles se retrouvent au moment des décès, tout le monde le sait.

ROLAND – Plus de cinq années...

LAURE – Non, juste trois ans..., après la fin de mes études...

ROLAND, *perdu* – Tu crois ?

Jamais Roland ne va se sentir fragile, perturbé.

LAURE, *ferme et mature* – Je suis devant toi, des années ont passé..., la plage du Mougel est loin, et le bec de l'aigle... Ce qui a pu arriver..., plus personne n'est retourné... Comme un lieu exclu définitivement...

ROLAND – Tu sais...

LAURE – Non, tais-toi ! Je ne veux plus souffrir.

ROLAND, *il se tourne comme pour fuir son regard puis s'éloigne* – Pardonne-moi.

Silence pesant. Les regards se cherchent.

ROLAND - Qu'est-ce tu fais, maintenant ?

LAURE, *elle esquisse un sourire devant la banalité de cette question et répond un peu forcée* - Des études d'art.

ROLAND -Tu peins, tu dessines ?

LAURE, *répond sur le ton de quelqu'un qui se défend* - Non. J'ai fini, un mémoire sur Giorgione. *En soufflant*. Je n'ai jamais oublié ce que tu me disais sur la peinture.

ROLAND - Tu étais très jeune... Giorgione..., juste Giorgione... Je ne t'ai jamais parlé de ce peintre, non... "Col Tempo"... Trop secret, trop énigmatique pour une enfant.

LAURE -J'ai écrit une sorte de biographie imaginaire de Giorgione.

ROLAND – Rien que ça !

LAURE – Oui.

ROLAND - On ne sait presque rien de sa vie. Des hypothèses...

LAURE – Justement, j'ai inventé la vie de Giorgione, la documentation est infinie, elle est là. *Elle désigne une tempe*.

ROLAND – Alors tu écris...

LAURE – Comme mon oncle séducteur...

ROLAND, *embarrassé* – Ne dis pas ça !

Un temps.

LAURE – Tu écris des livres, encore...

ROLAND, *bas* – Pourquoi tu dis « encore »... C'est ce que j'ai trouvé de moins compromettant...

LAURE, *cite une de ses paroles* – « Ecrire, écrire..., Penser que les mots peuvent s'appliquer comme une peinture, couche sur couche. Mais ils se découvrent l'un, l'autre... »

ROLAND – Qu'est-ce qui te prend ? Tu sais ce texte par cœur ?

LAURE - Et puis d'autres. *Il l'observe, perplexe. Elle attend avec lui.* Tu reviens ici..., il t'avais mis à la porte.

ROLAND, *d'une voix blanche.*- J'ai décidé de partir quand j'ai compris qu'il ne ferait plus rien de sa mémoire... Comment tenir une vie entière en écartant sa mémoire ...? Réunir toutes ses forces pour ne pas se souvenir...

LAURE, *elle respire profondément avant de reprendre* - Tu as changé de nom pour pouvoir écrire...

Il l'observe un peu perdu comme s'il se retenait de basculer dans le vide.

ROLAND – Pourquoi tu parles de ça, ce soir.

LAURE – Pardonne-moi.

ROLAND – Non.

LAURE - Je suis si heureuse de te revoir.

ROLAND, *hésite, semble chercher l'air ou un mot* – Non... Ecrire sous un autre nom pour se l'approprier... Il n'était pas question d'écrire sous le nom de Marval. Je n'ai pas imaginé un instant que tu serais ici avec nous. *Il s'approche d'elle et la dévore du regard, elle recule, l'entraîne imperceptiblement vers un endroit lumineux de la pièce. Là il s'arrête et souffle douloureusement. Laure l'observe comme si elle le tenait sous son pouvoir par sa seule présence, ce soir là...*

LAURE – Tu vois... *Et elle tourne son corps vers la fenêtre.* J'avais oublié que cette maison était si grande..., que la mer était si proche... On croit qu'elle va la toucher.

ROLAND – C'est arrivé. Quand le vent est trop fort, on peut penser que la maison va céder, s'ouvrir aux éléments. Mais non...

LAURE – Tu entends ?

ROLAND – Non.

LAURE – La rumeur... comme un appel...

ROLAND – Autrefois..., quand je vivais ici, j'ai rêvé que cette maison serait totalement submergée par les flots...

LAURE – Qu'elle disparaisse ?

ROLAND – Non, pas ça... C'était comme un rêve mou...

*Elle l'observe un moment, puis se rapproche insensiblement.
Ils voudraient s'éviter, mais ne le peuvent.*

LAURE – Quelquefois je pense à ce que tu me disais quand j'étais une enfant.

ROLAND – Quoi ?

Silence. Il la dévore du regard en la désirant. Noir.

Alba, Lucas.

Plus tard dans la nuit

Alba scrute une tache dans l'œil de Lucas.

ALBA - Qu'est-ce que c'est ?

LUCAS - Rien.

ALBA - C'est une tache...

LUCAS - Une trace...

ALBA - Depuis quand tu as ça ? *(un temps)* Je te fais peur ?

LUCAS - Laisse-moi ! Non ! *(un temps)* Donne-moi une cigarette.

ALBA - Tu as assez fumé, Lucas. ... *(Elle lui prend les mains, les serre et lui lance un regard profond qu'il soutient difficilement.)* Viens avec moi...

LUCAS - Maintenant, tu n'as plus peur de me toucher... Toujours cette tache au fond de l'œil, il faut se tenir tout près pour la voir. Elle bouge avec tes yeux... Je le sais, tu ne la vois pas quand tu es devant un miroir ? *(signe négatif de la tête)* Tu veux que je sois propre... Toujours cette obsession... Et si j'en profitais pour me sauver, comme avant ? Tu as tout fermé, au moins ?

ALBA - Viens, on va un peu marcher sur la plage...

LUCAS - Non, pas tout de suite... *(un temps)* Il est encore à côté... *(dans un souffle)* Il te faisait peur, à toi aussi ?

ALBA - Lucas, mon chéri...

LUCAS - On ne s'est jamais retrouvés dans ce silence... Sa gorge qu'il raclait sans cesse... Même quand j'étais sûr qu'il dormait, il me semblait entendre son bruit... *(il mime un*

bruit de fond de gorge) Non, c'est pas ça, exactement. Nul ne peut le refaire... Il te fait encore peur, ne fais pas semblant. Moi c'est fini.

ALBA - Les morts ont le pouvoir de ne plus laisser tranquille...

LUCAS - Nous accomplirons le dernier geste..., nous le détruirons en l'expulsant comme une glaire..., (*bruit de fond de gorge.*)

ALBA - Non (*elle accompagne ce mot avec un geste de la tête*)

LUCAS - Nous ne prononcerons plus son nom...

ALBA - Mais il sera là... *elle pose une main sur sa nuque, comme on peut montrer l'endroit d'une douleur.*

LUCAS, *émet un signe négatif de la tête.*

ALBA -Il gagnera, comme toujours...

LUCAS - Non...

ALBA - Si, il a fait disparaître toutes les images...

LUCAS -J'inventerai une cérémonie pour souffler sur son image.

(Silence. L'ombre descend lentement, enveloppe les corps avec la musique.)

ALBA - Comme tu as changé, Lucas... Il faut passer.

LUCAS, *pense à cette phrase* - "Il faut passer...", passer... Raconte moi une histoire, Alba. Invente quelque chose pour faire fuir les images que j'ai dans la tête.

ALBA - J'ai rien là...

LUCAS - Si.

ALBA, *difficilement* - Un rêve...

LUCAS - Oui ;

ALBA - Le même rêve chaque nuit...

LUCAS - Oui.

ALBA - Je pousse des portes qui s'enfilent interminablement dans un couloir immense et un nom est écrit en rouge sur chacune d'elles... Mais je suis incapable de le déchiffrer... *Elle désigne d'une geste vague un endroit sombre. Lentement.* Regarde, là..., je reconnais son visage..., il nous observe pendant que l'on parle de lui... Il a ses traits du temps de sa jeunesse, ses traits avant qu'il soit notre père... Plus aucune photographie de ce temps... Il avait fait en sorte de détruire toutes les images de sa jeunesse...Tu saurais le reconnaître, Lucas... ?

Un temps.

LUCAS, *avec la peur dans la voix.*- Regarde Alba, *Il désigne le noir de la salle.* Il nous sourit... C'est ce qu'il savait faire quand il était certain de gagner... Peut-être qu'il ne disparaîtra jamais, qu'il nous suivra partout...

ALBA - Oui... Désormais il nous couvrira de son regard et nous ne pourrons rien... Il ne suffisait pas de...

LUCAS - Nous le détruirons en l'expulsant comme une glaire... *Bruit de fond de gorge.* Nous ne prononcerons plus son nom...

ALBA - Mais il sera là... *A nouveau elle désigne la nuque.*

LUCAS - Non.

ALBA - Il gagnera, comme toujours...

LUCAS - Non...

Un temps

ALBA - Regarde-le..., il sourit encore...

Le noir descend lentement, enveloppe les corps avec la musique.

Marthe, Roland

Première lueurs du matin, Marthe est à la fenêtre et observe l'horizon. Roland consulte un carnet, recopie des adresses sur des enveloppes, cherche, hésite, puis soudain s'aperçoit de la présence de Marthe. Il se dresse surpris.

ROLAND - Il y a longtemps que tu es là ?

MARTHE - Je viens juste de descendre.

ROLAND - Tu as dormi un peu.

MARTHE, *plutôt intéressée par le fond du paysage* - Regarde, j'arrive à le discerner..., un pétrolier s'est immobilisé au large...

ROLAND, *il observe un moment en étant très proche d'elle, comme jamais il a été proche physiquement de cette sœur là* - Non, c'est une illusion, si tu observes bien, tu verras qu'il avance lentement...

MARTHE - Tu crois ?

ROLAND - "C'est toujours une rupture de l'ordre qui attire l'attention"

MARTHE - Tu n'es pas fatigué à la fin, de citer tes propres mots ?

ROLAND - Pourquoi ?

MARTHE - Parfois on s'acharne sur une idée mais au fond on sait qu'elle est sans consistance.

ROLAND - Ouais.

MARTHE - « Ouais » *Elle s'éloigne quand elle prend conscience de la proximité du corps du frère.*

ROLAND - Marthe.

MARTHE, *presque suppliante* - Et si tout avait été inventé ?

ROLAND, *stupéfait par la question* - Quoi !

MARTHE - Et s'il ne s'était rien passé, ni cette guerre, ni la fuite, ni l'histoire et les tourments, et les cris, ni les dénonciations, les tortures ! C'est banal, aujourd'hui ! Si tout avait été inventé.

ROLAND, *délicatement* - Qui parle ?... *Un temps.* Désordre partout. *Il la prend par les épaules.* Viens ici. *Elle se laisse entraîner vers la table.* Je veux te regarder. *Elle est très calme, presque indifférente.* Une fois au début d'un manuscrit, j'ai écrit cette citation en pensant à notre père : « La seule passion de ma vie a été la peur »

MARTHE - Hobbes.

ROLAND - Oui.

MARTHE - Il n'a jamais connu la peur.

ROLAND - Ni la honte. Pourquoi il a fuit ?

MARTHE - Fallait lui demander. *Soudain, son oreille est attirée par un bruit.* Tu entends

MARTHE - Non.

ROLAND - J'entends un bruit derrière la maison, comme si on était entré.

MARTHE - Ils sont venus, je les ai tous convoqués.

ROLAND - De qui tu parles ?

MARTHE - Tous les personnages de tes romans, je les ai convoqués...

ROLAND, *il entre dans sa folie* - Ils ont apporté leur peur, au moins !

MARTHE - Tu as appris à répondre à tout.

ROLAND – Si j’avais eu le temps...

MARTHE - Redis ce mot.

ROLAND - Lequel ?

MARTHE - Le dernier. *Il hésite. Elle attend puis reprend.* ... Juste le dernier mot. *Silence.* Tu as peur. *Silence. Elle écoute encore.* Tu entends, le bruit revient. *Il l’observe toujours.* Raconte-moi une histoire, .

ROLAND, *douloureusement* - Je n’en ai plus... Je ne sais plus rien inventé.

MARTHE – Alors c’est vrai ce qu’on raconte ?... Tu recopies les histoires des autres...

Elle se tourne de nouveau vers la fenêtre et lui va parler comme s’il était seul.

ROLAND – Toi aussi... Je peux rester des jours sans sortir pour essayer de trouver une idée, mais rien ne vient... Autrefois, quand j’arrivais à écrire sans effort... , je pensais sans cesse à des phrases, à des mots, une sorte d’écoute... Je saisisais des impressions, les yeux clos... Aujourd’hui, des grains de lumière fourmillent devant mes paupières... Je ferme les yeux et tente de dérouler des scènes, mais rien ne vient. Autrefois une simple phrase me relançait. Tout est si difficile à ordonner... Quel épisode ranger à côté de tel autre, comment déplacer une phrase.

Un temps.

MARTHE, *indifférente* - Regarde la mer, elle disparaît sous la brume..., plus rien ne distingue l’eau des nuages... *Il l’observe en train de regarder la mer.* Si, un oiseau fend la masse neigeuse.

ROLAND - Où es-tu ? *Elle n’entend rien. Il s’empare du carnet qu’il feuilletait et se met à lire* - J’ai écrit ces phrases, un jour : « Je vois arriver les corps..., les familles qui suivent... Des corps comme des lettres... Messagers, de la réconciliation finale... Ils se taisent et suivent derrière, parfaitement ordonnés. A croire qu’on y a été toujours préparé. Je prends des photos quand je peux, je collectionne ces suivants dont les ombres s’allongent au sol. Noires, grises, un peu pâles quand le soleil frappe contre

l'objectif. Je ne réfléchis pas à ce que je fais, ni au cadre, ni à la lumière. Je fais claquer le bouton sous mes doigts. C'est ce que j'aime entre tout. Quand ça claque ! A ce moment là les corps disparaissent. »

Elle se tourne enfin vers lui.

MARTHE, *presque maternelle* – Comme moi, tu n'as pas dormi.

ROLAND – Depuis, je n'ai plus rien écrit.

MARTHE – Il n'était pas encore mort... *Silence*. Les autres ont dormi un peu, je crois... On ne va pas tarder à se préparer, ils viennent à 10 heures pour « la levée du corps »... Quelle étrange expression. *A son tour il est pris dans ses pensées*. Tu va devoir te changer, moi je reste comme je suis... Dieu, j'ai pas versé une larme, toi non plus... Dieu !...

Le noir descend.

Seconde partie

Alba, Laure, Lucas, Roland et Marthe.

La lumière va changer et avec elle la distribution des corps, les gestes, les déplacements, la circulation...Les cinq vont intervenir tour à tour, vont demeurer sur scène même lorsqu'ils ne parlent pas : rêver, jouer aux dèss, écouter les paroles des autres, lire, se frôler, désirer.

1.

Laure, Roland

LAURE – Tu récusés cette idée.

ROLAND – Même pas, ça signifierait que je lui accorde de l'importance.

LAURE – On est seuls, personne nous entend.

ROLAND – Eh alors ?

LAURE – Onze passages presque recopiés mot à mot.

ROLAND – Tu as vérifié, toi, tu as eu le livre en main ?

LAURE – Je ne comprends pas ce que tu écris, c'est trop dur.

ROLAND – Tu parles, quand même.

LAURE – Ils disaient que

ROLAND – Qui « ils »

LAURE – Dans l'article..., il comparait les textes, ça ressemblait beaucoup, mais surtout il y a la maison de Saint Augustin, elle avait été inventée, personne ne connaît le lieu de cette maison, alors l'autre s'est amusé à décrire une maison imaginaire, elle est dans ton livre.

ROLAND – Et Alors.

LAURE – Tu n’as pas peur de mentir.

Roland – Pourquoi ?

2.

Alba et Marthe

MARTHE - Je ne sais jamais s’il dort...

ALBA - Son front est brûlant.

MARTHE - Je n’ose pas le toucher.

ALBA - Il m’en veut ?

MARTHE - Pose-lui la question.

ALBA- Pourquoi il vous a choisi ?

MARTHE - Un jour il a décidé d’écrire un roman, le dernier, et de rendre visite à ses deux personnages. De les avoir sous la main, et nous sommes entrés dans son existence. D’abord Lucas et puis moi, peu après, maintenant.

Silence.

ALBA - Un matin je me suis levé, incapable de rien... J’ai erré dans la ville, je ne savais plus où j’étais... J’avais froid, je me suis arrêté dans une église. C’est commode les temples, on les a inventés pour se pelotonner...,Je les entendais les fidèles..., réunis pour chanter : "Dieu nous a dit", "Dieu nous a dit". Ils se rassemblent pour le faire parler... Ils chantaient si fort qu'une fois dehors ils en oublient ce qu'il leur a dit...

MARTHE - Dieu !, je ne savais jamais s’il dormait... Je sentais un front brûlant, mais je n’osais pas le toucher... Tu comprends, il aurait pu... J’ai besoin de toi... Lorsque j’allais au Parc des Assantes, je m’enfonçais entre les haies et les talus, croisais des mères de famille avec des bambins indifférents qui jouaient avec la terre et le gravier. Quelquefois près de capotes anglaises. Dieu !, j’ai eu quelquefois envie de m’éloigner, de disparaître de sa vie, mais je remontais aussitôt à l’étage et allais le voir en train de dormir. Dieu !

3.

Lucas, Roland

LUCAS - Marthe me demande de ne pas l'attendre, d'ignorer sa constance, cette fidélité à toute épreuve qui pue la trahison. Et son Dieu, là au milieu ! Avec le ciel, c'est tordu. Perpétuellement.

ROLAND - Elle voudrait que tu changes, elle croit que c'est possible...

LUCAS - Le sucre..., la saveur... Doux, doux et comme un renoncement. Quand elle m'indique de renoncer, c'est à quoi, au juste ? Je m'attends à une forme, mais à la place..., en place de..., je ne trouve que des esquisses. Tout à l'heure au cimetière elle m'observait..., me scrutait, même... Que penser ?

ROLAND - Elle a beau se tenir aux mots, y tenir jusqu'à l'épuisement. Marthe n'a pas organisé le malheur, il était déjà en elle...

LUCAS - Viens..., si on rejoignait cette tache de lumière là-bas entre l'eau et la forêt. Tout semble en attente. Je ne peux m'empêcher de penser aux bruits qui m'épient... Tous les jours je me demande comment continuer. Il ne se passe pas un jour sans que cette question survienne, comme si elle était unique, comme si il ne pouvait n'y avoir qu'elle. Comme si on ne pouvait poser une autre question... *Silence*. Je me souviens de sa présence auprès de papa... Toujours furtive, comme prise en défaut... Mais de quoi ?? Et Marthe. C'est quand je l'imagine que sa présence force en moi.

ROLAND - Tu ne lui parles pas.

LUCAS - C'est vrai, je me suis toujours demandé comment je pourrais parler devant elle. Non, devant elle, je me sens fragile... Comment me comporter ?... A quelle histoire m'en tenir ?... Par quelle idée, continuer ?...

ROLAND - Lucas.

LUCAS – Non. Ne plus forcer le destin. Fanatique. Porter son Temple en soi-même. Croire. Deux mots entre. Ah oui, vous vous demandez où je vais aller. Ce serait commode de pouvoir décider. Ils me tiennent. Tous. Chaque matin, la même question : comment tenir ? Alors je sors, fais entrer l’extérieur pour occuper le vide. Alors je vais plus loin, près de la mer, par exemple. Stupéfaction, chaque fois. La même mer ou une autre. Les îlots n’ont pas bougé, pourtant. Oui. Stupéfaction. C’est elle qui me traite et depuis toujours. Pas l’autre, celle-là ! J’observe dans votre regard un peu d’inquiétude. Si, si, pas la peine de vous défendre ! Attendez ! Oui...

ROLAND – Calme toi.

LUCAS - Arrêtez le temps, arrêtez le temps. Qui le peut, même quand je les endors ? Je me démène pour comprendre ce qui m’arrive.

ROLAND - Je t’en prie...

LUCAS - “Retournez-vous, retournez-vous dès que vous pouvez”, me disait Maman. Elle continue à marcher au loin. Ce n’est plus qu’un point tremblé à l’horizon mais je la vois continuer. Sait-elle que je l’observe de loin ? Pourquoi lutter ? En vertu de quel principe, de quelle obligation ? Ah, ce dernier mot me fait mal ! Il y a des mots comme ça qui me transpercent au moment même où je les verbalise . Comment vivre ? Donner. Ça donne, comme on dit qu’une chaussure, donne, donner. Comme je voudrais l’avoir près de moi en ce moment, oui... Si tu savais...

Il avance pour sortir. Roland s’interpose

ROLAND – Où tu vas ?

LUCAS, *le scrute, inquiet* - Laisse-moi passer.

ROLAND - Ne sors pas maintenant, Lucas... Quelquefois je me sens incapable de me retrouver seul...

LUCAS – J’ai remarqué, tes personnages ne s’adressent pas... A quiconque

ROLAND – Parler..., rajouter des mots..., s’expliquer... Parfois, il m'arrive de penser que je n'ai jamais rien fait de possible... Que j'ai passé du temps à surseoir aux idées en essayant de raconter des histoires... Mes lecteurs n’en savent rien... Dans cette maison, je pense toujours aux formes et aux couleurs qui résident sur les murs. Comment m'en

accommoder encore... ? Il y a chaque fois un motif obsédant... C'est comme si j'avais tenu à une seule figure...

LUCAS -N'y pense plus, Roland.

ROLAND - Si c'était si simple : décider de ne plus parler d'un objet et croire qu'il va s'annuler Si c'était si simple.

Silence.

4.

Marthe, Roland

MARTHE - Et Sandra, tu ne parles plus de Sandra ?

ROLAND - "Sandra"... Tu as une drôle de façon de prononcer ce nom.

MARTHE - Répond-moi

ROLAND - C'est la première fois que tu le prononces en ma présence... "

Marthe sourit comme un enfant pris en défaut malgré ses efforts pour garder le dos droit.

ROLAND - C'était un personnage silencieux. Nous étions séparés depuis longtemps, mais un jour j'ai eu envie de la revoir, je l'ai invitée dans un café du boulevard Emmanuel Berl et lui ai demandé de m'avouer enfin pourquoi elle m'avait quitté. Elle m'a écouté, calme, à peine surprise, puis elle m'a dit : "Je ne te dirai rien, rien qui puisse te servir." Et m'a scruté profondément comme pour me forcer à réagir. Je me suis levé et dehors j'ai pleuré.

MARTHE - Roland, tu n'as pas répondu à ma question, tout à l'heure.

ROLAND - Laquelle ?

MARTHE - Parle-moi, dis-moi n'importe quoi. Raconte-moi tes journées, peu importe, tu comprends.

ROLAND - Comment te sens-tu ?

MARTHE - Je me sens tout engourdie... *Un temps*. Tu te souviens de cette phrase : "Il y a autant de morts que de personnes."

ROLAND - J'ai envie de te raconter une petite histoire ...Un jour on a demandé à un vieil homme s'il avait souvent menti durant sa longue existence, il a réfléchi quelques secondes puis a répondu : oui, tous les jours, même plusieurs fois par jour..., en particulier chaque fois que l'on me demandait si ça allait et que je répondais : " ça va".

Silence

5

LAURE, ALBA

ALBA - Je vous ai entendu lui parler, sans presque vous arrêter une seule fois.

LAURE - Tu écoutes aux portes, maintenant.

ALBA - Quand je gagne la cuisine, je suis obligée de passer devant la porte du bureau.

LAURE - Ce n'est pas une raison. *Un temps*. Un soir, il m'appelé au téléphone, il m'a prié de lui parler, il voulait entendre une voix, il venait d'avaler un somnifère, Marthe n'était pas à la maison.

ALBA - Tiens !

LAURE - Il voulait sentir une présence alors que le produit commençait à faire ses effets. Tu veux savoir ce que je lui racontais ?

ALBA - Non, tais-toi !

LAURE - Il m'appelait, tu en étais jalouse, je le sais

ALBA - Non ! *Temps*. Qui étais-tu pour lui ? Un nom, une jeune femme, une idée, l'image qu'il avait conservée de ton père...

LAURE - J'avais peur de croiser son regard..., d'être reconnue...

ALBA - D'être reconnue, tu dis ...?

LAURE - Oui, comme ça... Dans sa chambre, là-bas au fond, il y avait une photographie accrochée au mur. Qui est ce couple ?

ALBA - Pourquoi tu ne lui as pas demandé ?

Silence

LAURE - Tu es épuisée.

ALBA - Il faut que je tienne ; pour Marthe, pour Roland, pour Lucas.

LAURE - Pour moi ?

ALBA - Qu'est ce tu caches, là ?

LAURE, *expulse un papier de son corsage* - Ces questions ?

ALBA - Elles viennent de ton grand père ?

LAURE - Ca se pourrait ! *Alba découvre le texte sur le papier, Laure récite :*

- << 1) Veut-on devenir plus complexe, ou plus simple?
2) Veut-on devenir plus heureux, ou plus indifférent au bonheur et au malheur?
3) Veut-on être plus satisfait de soi ou plus exigeant et impitoyable ? >>

ALBA - D'où tu sors ça ??

LAURE, *continue sans entendre* - 4) Veut-on devenir plus mou, plus accommodant, plus humain ou plus inhumain ?

5) Veut-on devenir plus avisé, ou moins scrupuleux ? >>

ALBA, *comme affolée* - Mais arrête toi !! Qu'est-ce qui te prend ??

LAURE - Des paroles, des paroles de ton père << 6) Veut-on atteindre un but, ou éviter tous les buts ? >>

ALBA - Et tu continues !

LAURE 7) << Veut-on être plus estimé ou plus craint? Ou bien plus méprisé ! >> Il me répétait ça souvent.

ALBA - Laure, Laure !

LAURE - <<8) Veut-on devenir un tyran ou un séducteur, un pasteur ou une bête de troupeau ? >>

Silence. Alba est littéralement bouleversée par les vociférations de Laure.

Lucas, Marthe, & Roland plus loin derrière sont autour de la table et jouent aux dès en verbalisant les trois chiffres qu'ils composent.

A l'avant scène les téléviseurs diffusent des images des corps, d'un cimetière, d'une bibliothèque, de rayonnages, d'une allée, de la mer, d'une côte, et des écrans de couleurs monochromes.

Tous les personnages semblent immobilisés pour l'éternité.